

PEDRO CALDERÓN DE LA BARCA

La vie est un rêve

Traduction de l'espagnol

Denise Laroutis

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
La vida es sueño

Cette traduction a été réalisée avec l'aide de la DRAC Picardie.

© 2004, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-113-X

Cette traduction est une commande de la Maison de la Culture d'Amiens, sous la direction de Jacques Pornon. Le spectacle y a été créé le 12 octobre 2004 dans une mise en scène d'Arnaud Meunier.

Avec :

LE NARRANT : Philippe Durand

ROSAURA : Laure Bonnet

CLAIRON : Stéphane Brouleaux

SIGISMOND : Antoine Brugière

CLOTHALDE : Bernard Bloch et Bernard Ferreira

ASTOLPHE : Eddy Pallaro

ÉTOILE : Anne-Catherine Chagrot

BASILE : Yves Ruellan

Mise en scène : Arnaud Meunier

Assisté de : Nathalie Matter

Scénographie : Camille Duchemin

Lumière : Romuald Lesné

Son : Benjamin Jaussaud

Costumes : Sophie Heurlin

Régie générale : Frédéric Gourdin

Administration de production : Véronique Appel /
l'équipe de la Maison de la Culture d'Amiens

Production déléguée : Maison de la Culture d'Amiens.

Coproduction : Compagnie de la Mauvaise Graine (conventionnée par la DRAC Ile de France) / Espace Jean Legendre – Théâtre de Compiègne / Comédie de Reims – CDN / Forum Culturel du Blanc-Mesnil – Scène Conventionnée.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide à la création d'Arcadi (Action régionale pour la création artistique et la diffusion en Ile de France).

PERSONNAGES

ROSAURA, *jeune fille noble*

SIGISMOND, *prince*

CLOTHALDE, *noble*

ÉTOILE, *princesse*

CLAIRON, *valet*

BASILE, *roi*

ASTOLPHE, *prince*

Soldats

Gardiens

Musiciens

PREMIÈRE JOURNÉE

Premier tableau

[Extérieur de la tour de Sigismond.]

Rosaura apparaît au sommet d'une montagne, habillée en homme, en costume de voyage, et descend en disant les premiers vers.

ROSAURA.

Hippogriffe violent,

Qui es parti avec le vent, flanc à flanc,

Éclair sans flamme, oiseau

Sans couleurs, poisson sans écailles, bête

Sans instinct naturel, où,

Perdu dans le labyrinthe confus de

Ces rocs pelés, où cours-tu,

Effréné, où roules-tu ? Où tombes-tu ?

Reste dans ta montagne !

Tu y seras le Phaéton des bêtes ! 10

Et moi, sans autre chemin

Que celui que m'ouvrent les lois du destin,

Aveugle et désespérée,

Je descendrai à travers la broussaille

Touffue de cette tête

Si haute que le soleil brûle son front !

Tu reçois mal, Pologne,
L'étranger, quand tu écris avec du sang
Son entrée sur tes sables,
À peine arrivé, le voici en peine. 20
Mon sort le dit de reste,
Mais où un malheureux est-il bienvenu ?

Clairon, valet comique, entre.

CLAIRON.
Dis-en deux, ne me laisse
Pas à la traîne quand tu veux te plaindre : et
Vu que nous étions deux quand
Nous avons quitté notre patrie et sommes
Partis courir l'aventure,
Et deux quand nous sommes arrivés ici,
Tant bien que mal, et plutôt
Mal que bien, deux à rouler jusqu'ici en 30
Bas, tu trouverais normal
Que je passe à la caisse et compte pour rien ?

ROSAURA.
Je ne t'ai pas inclus dans
Mes plaintes, Clairon, pour ne pas te voler,
En pleurant sur tes ennuis,
Le droit que tu as à être consolé ;
Et se plaindre procure
Tant de plaisir, affirmait un philosophe,
Qu'on ne doit pas se priver
De rechercher les malheurs à condition 40
De gémir.

CLAIRON.
Ton philosophe

Était un vieil ivrogne. C'était mille
Gifles qu'il méritait, pas
Une ! Il aurait eu de quoi se plaindre après.
Mais que faire, maîtresse,
Seuls, à pied, égarés, et à cette heure,
Dans ce montagneux désert,
Quand le soleil fuit vers d'autres horizons ?

ROSAURA.
Quelle suite d'événements surprenants !
Mais je crois, si ma vue n'est pas le jouet 50
De mon imagination,
Dans la craintive lumière que le jour
Offre encore, je crois voir
Un édifice.

CLAIRON.
Ou mon désir me la joue,
Ou je perçois la chose.

ROSAURA.
Rustique, entre ces rochers pelés, se dresse
Un château si petit qu'il
N'ose même pas regarder le soleil.
Son architecture est si
Rudimentaire, que l'on pourrait croire 60
Que c'est un rocher qui a
Roulé depuis la cime jusques au bas
De tous ces pics, de tous ces
Rocs qui touchent la lumière du soleil.

CLAIRON.
Allons-y, approchons-nous,
Maîtresse, nous restons plantés à bayer,

Quand les gens qui demeurent
Ici ne demandent qu'à nous accueillir
De tout leur cœur.

ROSAURA.

La porte
– pour mieux dire, une funeste bouche – en est 70
Ouverte et, de son centre,
Naît la nuit qu'à l'intérieur elle engendre.

On entend un bruit de chaînes.

CLAIRON.

Ô ciel, qu'est-ce que j'entends ?

ROSAURA.

Je gèle, je brûle et ne peux plus bouger.

CLAIRON.

C'est du fer qui tinte, ça.
Un galérien errant, ma tête à couper !
Ma frayeur le confirme.

Sigismond, derrière.

SIGISMOND.

Que je suis malheureux ! Quelle misère !

ROSAURA.

J'entends... Quelle triste voix !
Je suis la proie de tourments inouïs.

CLAIRON.

Et 80
Moi, d'une crainte inouïe.

ROSAURA.

Clairon.

CLAIRON.

Oui, maîtresse.

ROSAURA.

Fuyons les horreurs
De cette tour envoûtée.

CLAIRON.

J'ai beau chercher,
Je ne trouve plus mon courage pour fuir.

ROSAURA.

Est-ce une faible lumière
Que cet effluve mourant, pâle étoile
Tremblante, évanescence,
Secouée d'éclats, leur palpitante,
Dont l'incertitude rend
Plus ténébreux encore l'obscur logis ? 90
Oui, car je peux distinguer
– loin, de très loin –, à son reflet, ce qui est
Une prison obscure,
La sépulture d'un cadavre vivant.
Plus effroyable encore,
Dans un habit de bête, y gît un homme,
Qui est chargé de chaînes
Et n'a que la lumière pour compagnie.
Puisque nous ne pouvons pas
Fuir, écoutons ses infortunes d'ici. 100
Sachons ce qu'il a à dire.

*Sigismond apparaît, enchaîné, portant la lumière. Il
est vêtu de peaux de bête.*

SIGISMOND.

Que je suis malheureux ! Quelle misère !

Puisque tu me traites si mal,
Ciel, je veux enfin comprendre
Quel crime j'ai pu commettre
Contre toi en naissant ; oui, mais
Je suis né, il n'en faut pas plus
Pour savoir où est mon crime.
La rigueur de ton jugement
Ne manque pas de bons motifs ! 110
Le plus grand crime de l'homme,
Par conséquent, c'est d'être né.

Je voudrais simplement savoir,
Pour comprendre mes insomnies –
Et je ne tiens pas compte, ciel,
Du crime que c'est d'être né –,
En quoi je t'ai plus offensé
Pour que tu me punisses plus ?
Les autres ne sont-ils pas nés ?
Et donc, si les autres sont nés, 120
Quels sont ces privilèges qu'ils
Ont, dont moi je n'ai jamais joui ?

L'oiseau naît : dans le bel habit
Qui fait sa beauté suprême,
À peine est-il fleur de plumes
Ou petit bouquet à ailes
Qu'il fend, à toute vitesse,
L'azur immensément grand,
Méprisant la chaleur du nid
Qu'il ne vient plus jamais troubler, 130
Et moi, avec mon surplus d'âme,
Moi, j'aurais moins de liberté ?

La bête naît, avec sa peau
Constellée de belles taches,

Mais à peine est-elle ce signe
Étoilé, peint par un savant
Pinceau, que le besoin humain
La rend cynique et cruelle,
La fait monstre en son labyrinthe,
Et lui apprend la cruauté, 140
Et moi qui ai l'instinct plus fin,
Moi, j'aurais moins de liberté ?

Le poisson naît, avorton d'algue
Et de vase, qui ne respire
Pas, mais, à peine est-il vaisseau
D'écailles, qu'il se mire sur
L'onde et tourne en tous sens au fond
De ces froides profondeurs dont
Il mesure l'immensité
Qu'offre leur contenu, et moi, 150
Le maître de ma volonté,
Moi, j'aurais moins de liberté ?

Le ruisseau naît, couleuvre
Se déroulant parmi les fleurs ;
Tel un serpent d'argent, parmi
Les fleurs, à peine évolue-t-il
Qu'il se fait musicien, chantant
Les louanges du ciel qui l'aide
Quand il lui ouvre en grand les champs
Où le ruisseau court vers sa gloire, 160
Et moi, qui vivrai plus longtemps,
Moi, j'aurais moins de liberté ?

Par cette souffrance étreint,
Etna devenu, fait volcan,
Je voudrais m'arracher des bouts
De cœur hors de la poitrine.
Quelle loi, justice ou raison
Se plaît à dénier aux hommes

Ce privilège si doux, cette
Exception si cruciale que 170
Dieu a donnés au cristal, au
Poisson, à la bête, à l'oiseau ?

ROSAURA.

Son discours a fait naître en moi
De l'effroi et de la pitié.

SIGISMOND.

Quelqu'un a écouté mes cris ?
Clothalde, c'est toi ?

CLAIRON.

Dis que oui.

ROSAURA.

Hélas, ce n'est qu'un affligé
Qui a, sous ces froides voûtes,
Entendu ta mélancolie.

Il [Sigismond] la saisit.

SIGISMOND.

Dans ce cas, je vais te tuer, 180
Ainsi tu ne sauras pas que
Je sais que tu sais ma faiblesse.

Et parce que tu m'as entendu,
Entre mes bras puissants, je veux
Juste te réduire en pièces.

CLAIRON.

Moi, je suis sourd, je n'ai pas pu
T'entendre.

ROSAURA.

Si tu es né homme,
Il suffira que je me jette
À tes pieds pour me libérer.

SIGISMOND.

Ta seule voix m'a attendri, 190
Ta présence m'a réveillé,
Mon respect pour toi m'a troublé.

Qui es-tu ? Car bien que je sache
Ici, moi, si peu du monde,
Dans cette tour qui a été
Mon berceau et mon sépulcre ; et
Bien que, depuis que je suis né,
Né si l'on peut dire, je n'aie
À voir que ce pauvre désert
Où je vis en misérable, 200

Devenu un squelette vivant
Devenu un mort qui respire ;

Et bien que je n'aie jamais vu
Qu'un homme et parlé qu'à un seul,
Qui, seul, connaît mon malheur, et
Par qui je sais les nouvelles
Du ciel et de la terre ; et bien
Qu'ici, pour te faire plus horreur, pour
Que tu me nommes monstre humain,
Parmi d'horribles chimères, 210
Je sois homme pour les bêtes
Et bête pour les hommes ; et

Bien que, dans un malheur si lourd,
J'aie étudié la politique,
Que les animaux m'aient instruit,
Que les oiseaux m'aient enseigné,
Que j'aie mesuré les cercles